

---

## Essai sur les neurosciences cognitives

Discussion de l'ouvrage d'Alain Ehrenberg, *La Mécanique des passions. Cerveau, comportement, société*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2018

Dominique Vinck

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/12470>

ISSN : 1992-2655

### Éditeur

Association internationale des sociologues de langue française (AISLF)

Ce document vous est offert par Bibliothèque cantonale et universitaire Lausanne



### Référence électronique

Dominique Vinck, « Essai sur les neurosciences cognitives », *SociologieS* [En ligne], Grands résumés, *La Mécanique des passions. Cerveau, comportement, société*, mis en ligne le 27 octobre 2019, consulté le 27 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/12470>

---

Ce document a été généré automatiquement le 27 octobre 2019.



Les contenus de la revue *SociologieS* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

---

# Essai sur les neurosciences cognitives

Discussion de l'ouvrage d'Alain Ehrenberg, *La Mécanique des passions. Cerveau, comportement, société*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2018

Dominique Vinck

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Le Grand résumé de l'ouvrage est accessible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/sociologies/12381> et la discussion par Didier Vrancken à l'adresse : <https://journals.openedition.org/sociologies/12389>

- 1 L'ouvrage d'Alain Ehrenberg peut être lu comme une contribution à la sociologie des neurosciences. Il s'intéresse à leur développement et à l'engouement dont elles font l'objet et à l'autorité morale qu'elles semblent avoir acquise. Les neurosciences (sciences du cerveau) cognitives (car associées à la psychologie comportementale et cognitive) connaissent une diffusion inédite. Elles sont dites permettre de résoudre nombre de problèmes de santé mentale, mais aussi de problèmes sociaux et politiques. Alain Ehrenberg s'interroge sur l'autorité de ces sciences du comportement et du cerveau et la manière dont elles ont conquis leur reconnaissance dans de nombreux domaines, de la santé mentale au neuromarketing, de l'étude du génie à celle de nos fonctionnements collectifs, à la neuro-économie et au gouvernement par les neurosciences. Elles semblent avoir changé le statut du cerveau en lui donnant une valeur sociale.
- 2 Pour comprendre ce phénomène, Alain Ehrenberg explore les rapports entre développements scientifiques et transformations de la société. Il cherche à donner du sens à ce qui se passe avec ces sciences, en révélant des connexions inaperçues entre des idées scientifiques et des idées sociales. Il retrace leurs programmes scientifiques et trouve des concordances avec les représentations et valeurs dominantes de la société. Il propose alors de décrire les intrications entre des conceptions psychologiques ou

neurologiques et des représentations collectives de l'humain en société. Les intrications ainsi mises en évidence supposent que sciences et sociétés ne sont pas des univers cloisonnés, mais, au contraire, traversés d'influences réciproques : les conceptions neuroscientifiques sont reprises dans la société pour orienter l'action (individuelle, thérapeutique, mais aussi les politiques scientifiques, voire le management et l'éducation), tandis que ces sciences seraient imprégnées d'idéaux collectifs. Alain Ehrenberg caractérise les neurosciences en tant que réponse scientifique aux attentes sociétales contemporaines. Des concordances qu'il découvre, il tire l'explication du succès de ces sciences dans notre société.

- 3 Pour ce faire, il s'intéresse aux grandes transformations de l'individu et de la société, en caractérisant les idéaux sociaux qui agissent comme des normes et des formes d'injonction (par exemple, à l'autonomie, la performance, le fait de devoir être soi-même), lesquelles affectent les façons de penser (l'humain, la santé, etc.), y compris la production conceptuelle au cœur même des sciences. Les neurosciences cognitives seraient ainsi devenues le grand récit de l'individualisme contemporain.

## Un modèle explicatif

- 4 Alain Ehrenberg refuse les explications causales simples, qu'elles soient internalistes aux sciences (des scientifiques qui écriraient sous la dictée de la nature tandis que l'évidence de leurs théories s'imposeraient à la société) ou externalistes (le programme des neurosciences ne serait que le reflet d'une idéologie, néo-libérale, tandis qu'une certaine hégémonie des neurosciences cognitives imposerait leur vision et leurs résultats au reste de la société). Il postule, au contraire, le fait que l'explication tiendrait à la réalisation d'une correspondance entre les concepts scientifiques et les idéaux sociaux, d'une sorte de mise en cohérence harmonieuse. Les concepts scientifiques ne seraient repris dans le reste de la société et n'y auraient d'influence que s'ils correspondent à des attentes collectives. Leur succès repose sur l'acquisition d'une crédibilité, d'une légitimité et d'une autorité morale, laquelle passe par l'accomplissement d'une relative compatibilité avec les idéaux sociaux. Dans son essai, Alain Ehrenberg tente de mettre en évidence la cohérence d'ensemble de la société contemporaine, sciences comprises, comme l'anthropologue cherche à reconstituer les idées d'une société et sa culture. Plutôt qu'une explication des conquêtes neuroscientifiques par les résultats de la recherche dans le domaine et le recours à l'imagerie médicale, il suggère que devraient être pris en compte les liens entre les idées neuroscientifiques et les idéaux sociaux. En cela, il reprend l'approche durkheimienne consistant à expliquer l'adhésion à un concept et son autorité autant par sa convergence avec les croyances dominantes et les représentations collectives que par le suivi des règles de la méthode scientifique. L'hypothèse d'Alain Ehrenberg est que les neurosciences cognitives sont imprégnées de conceptions sociales et de valeurs morales. Cette convergence entre les neurosciences et les formes contemporaines de l'individualisme expliquerait leur succès, lequel renvoie à nos propres représentations collectives. Aussi, au lieu d'ajouter sa voix au chœur des critiques accusant les neurosciences de réductionnisme au service d'un biopouvoir néolibéral, il défend l'idée qu'une sociologie des neurosciences contribuerait à la sociologie générale en éclairant ce que les neurosciences reflètent de nos sociétés.

- 5 L'idée, par exemple, que le cerveau dispose toujours de ressources permettant à l'individu de s'en sortir s'appuie sur des données et des résultats issus des recherches en neurosciences cognitives – le cerveau comme système auto-organisé et la notion de plasticité cérébrale notamment – mais reflète aussi les attentes de la société contemporaines vis-à-vis de l'individu, société qui privilégie le développement des capacités humaines, la compétence, la flexibilité et les capacités d'adaptation. Alain Ehrenberg démontre que les neurosciences cognitives transfigurent ainsi les idéaux de la modernité individualiste, dans laquelle les individus agissent de manière sociable et participent à un progrès collectif auto-régulé. Elles nourrissent le récit de l'individualisme contemporain avec son idéal du développement illimité des capacités personnelles et collectives.
- 6 L'autorité des neurosciences cognitives reposerait ainsi sur la rencontre entre un idéal social de l'autonomie généralisée – l'idéal du potentiel caché – et le concept de plasticité cérébrale, concept dont Alain Ehrenberg montre l'imprégnation de valeurs sociales. On ne pourrait pas décrire la place des neurosciences cognitives (la croyance selon laquelle c'est de leurs laboratoires que sortiront les solutions), l'engouement dont elles font preuve (prenant la place qu'avait autrefois la psychanalyse et les concepts freudiens), leurs significations, leurs succès réputationnels (plus qu'effectifs en termes de retombées cliniques et autres interventions dans le monde), leurs usages et leurs effets, sans décrire la façon dont elles se mêlent au reste de l'existence et aux normes et représentations sociales. Discours et méthodes des neurosciences sont décrits comme traduisant un individualisme moderne, en même temps qu'elles fournissent un fondement à nos idéaux sociaux. Le cerveau des neurosciences cognitives serait ainsi la traduction, dans un cadre scientifique, des anciens idéaux de régularité et d'auto-régulation du comportement, renouvelés, autour des années 1970-1980, par des idéaux de changement et de développement personnel. Les neurosciences seraient ainsi travaillées par des représentations collectives ou idéaux sociaux. Leur autorité morale tiendrait à ces idéaux sociaux qu'elles flattent en leur livrant des bases conceptuelles chargées des valeurs (d'autonomie, d'autorégulation, de prévisibilité, de constance, etc.). Il en serait ainsi des notions de marqueur somatique (indice corporel d'une délibération), d'auto-organisation, de réseau neuronal dynamique, de potentiel caché, de plasticité cérébrale, etc. Les neurosciences colleraient ainsi aux systèmes d'attentes collectives et aux valeurs de la société qui compte désormais sur des individus acteurs de leur propre changement. Les neurosciences cognitives auraient gagné leur autorité morale du fait qu'elles alimentent les croyances et valeurs collectives de la modernité individualiste. Alain Ehrenberg parle aussi de changement de climat lorsqu'il évoque le passage de la psychanalyse – qui rappelle la finitude de l'être humain – aux neurosciences cognitives – qui appellent au dépassement de nos limites.

## Une méthode

- 7 Pour sa démonstration, Alain Ehrenberg reconstitue une généalogie des neurosciences cognitives, de leurs projets, propositions théoriques et pratiques thérapeutiques. Il propose alors une grande fresque de l'évolution à la fois de la société contemporaine et des sciences du comportement, depuis la philosophie de David Hume ou le travail d'Adam Smith. Il retrace l'histoire des psychologies scientifiques et de la neurobiologie en montrant que les idées sociales et scientifiques s'entremêlent.

- 8 Pour ce faire, son enquête repose sur une analyse critique de publications scientifiques (par exemple, la discussion de cas de « cerveaux exemplaires » de personnes considérées comme déficientes) et d'interventions publiques des principaux acteurs des neurosciences dont il caractérise le noyau de rationalité en même temps qu'il y décèle les idéaux sociaux sous-jacents. Il s'appuie sur un corpus limité de publications savantes ou grand public produites par les neurosciences cognitives. Pour son état de la littérature scientifique, il s'appuie principalement sur des auteurs jugés être les références de leur domaine et qui font office d'informateurs privilégiés. Il décode le langage employé par ces auteurs et y décèle des idéaux sociaux, soit hérités des cultures scientifiques passées, soit de la société contemporaine. Il interprète la succession des hypothèses, des postulats et des mantras des neuroscientifiques et questionne les soubassements épistémiques des théories et des pratiques observées. Il porte également son attention sur les dispositifs et méthodes d'administration de la preuve en laboratoire telles qu'elles apparaissent dans les articles scientifiques des grandes revues en psychiatrie, neuropsychologie et biologie. En prenant l'exemple de l'empathie, il montre que les approches naturalistes l'identifient à la socialité humaine, ce qui en fait un dysfonctionnement de l'interaction sociale, un symptôme psychiatrique et une cible d'action en psychopathologie. Il se penche également sur les pratiques thérapeutiques à base d'exercices comportementalistes inspirés de la notion de rétablissement et visant l'amélioration des capacités cognitives.
- 9 Il observe ainsi que les neurosciences cognitives cherchent à donner une explication biologique aux phénomènes mentaux et que leur programme considère que l'essentiel est dans le cerveau, le reste étant secondaire. Il met, par ailleurs, en évidence que les publications témoignent d'un intérêt pour la solution de problèmes pratiques de l'existence sociale. Les sciences neurocognitives sont ainsi tournées vers l'action plutôt que vers la compréhension de soi et la recherche du sens de sa propre existence. L'individu y apparaît comme sujet pragmatique qui cherche à résoudre les problèmes de son existence sociale et à prendre les décisions qui conviennent pour atteindre ses objectifs. Par ailleurs, de l'héritage des sciences du comportement, les neurosciences reprennent l'idée que l'humain relève de la nature et qu'il est mû par des mécanismes involontaires, récurrents et observables, même s'il s'agit de passion et de sociabilité. Le cerveau y est conçu comme le substrat matériel à l'origine de l'action et des émotions. Les neurosciences cognitives s'évertuent alors à trouver, au sein du cerveau, les zones et les connexions qui permettent d'optimiser les capacités de chacun. Son enquête historique analyse la façon dont ces travaux tiennent aux idéaux de régularité qui traversent l'histoire des psychologies scientifiques jusqu'aux neurosciences cognitives et qui se combinent aux idéaux de développement personnel de la fin du deuxième millénaire.
- 10 Il retrace, par ailleurs, les contextes sociaux et scientifiques du développement de naturalismes biologiques, le conduisant ainsi à débusquer le naturalisme spécifiquement véhiculé par les neurosciences, lui permettant ensuite de relier celui-ci aux attentes et représentations collectives. En s'appuyant sur l'analyse du discours d'auteurs représentatifs, il propose ainsi une histoire sociale des catégories neuroscientifiques qu'il associe aux représentations sociales. Il montre comment, selon le contexte moral et les problèmes propres à chaque époque, des déplacements conceptuels s'opèrent dans les sciences. Il dessine un tableau d'influences réciproques entre neurosciences et représentations collectives sociales. L'autorité morale acquise

par les neurosciences cognitives reposerait alors sur des idéaux et des concepts qui sont à la fois opératoires pour la recherche scientifique et éclairants au regard des nouvelles aspirations individuelles et collectives. Il démontre ainsi l'intrication de la biologie, de la psychologie et de la sociologie et l'accointance entre les neurosciences cognitives et les valeurs de l'individualisme contemporain. Les neurosciences auraient mobilisé les valeurs dominantes de la société (l'autonomie, l'action, puis la capacité), au point d'apparaître comme parfaitement adaptées à chaque époque de histoire, avec un cerveau désormais considéré comme plastique, malléable et reconfigurable.

## De quelques accointances entre développements scientifiques et idéaux sociaux

- 11 L'enquête menée par Alain Ehrenberg aboutit ainsi à montrer, par exemple, que dans un contexte où la socialisation vise l'acquisition d'automatismes qui assurent la régularité, la prévisibilité et la fiabilité des comportements, la psychologie scientifique en recherche les fondements biologiques. Son autorité morale tient alors à sa capacité à traduire les idéaux de régularité et de fiabilité au niveau des concepts qui rendent compte du fonctionnement cérébral. Il s'agit de réguler les comportements grâce à des exercices qui permettent d'acquérir des automatismes de pensée et de conduite et de gagner de l'aisance pour l'action. Avec l'avènement de la société industrielle de production et de consommation de masse, du règne du management scientifique et des experts, le concept de comportement opérationnalise une conception de l'individu dirigé de l'extérieur : le travail est déterminé par la méthode scientifique du taylorisme, le travail à la chaîne et le management, sa consommation conditionnée par la publicité, sa vie en ville par l'adaptation à cet environnement et à l'ajustement à des inconnus. Le concept de stimuli/réponse opérationnalise cet idéal d'ajustement à un environnement défini par l'industrie, le marché ou les politiques sociales.
- 12 Autour de la Seconde Guerre mondiale, notamment en réaction aux totalitarismes, l'idéal scientifique est associé à un idéal démocratique qui prône des personnalités et une société ouvertes plus que des individus conditionnés. Le concept de personnalité remplace celui de comportement. Le mental devient le lieu d'où l'individu structure son action grâce à ses modèles mentaux ; il fait preuve d'intelligence et de capacité à décider en tant que sujet relativement libre et rationnel qui cherche à résoudre des problèmes dans sa vie, dans le travail et quant à ses préférences (consommation, politique).
- 13 Autour des années 1970, une nouvelle conception se fait jour autour du bien-être de l'individu compétent qui se gère et gère ses relations de coopération. L'autonomie devient la norme. Les individus expérimentent, choisissent et inventent des styles de vie à la manière des bohèmes du début du XIX<sup>ème</sup> siècle ou de l'artiste dont la manière de vivre devient œuvre. Le handicap devient un atout et une forme de vie. L'individu est supposé avoir la capacité à connaître et à tirer profit de son « style cognitif ». Les neurosciences cognitives en viennent à conceptualiser le cerveau comme plastique. Un nouveau paradigme se construit autour de l'autiste de haut niveau, passé d'arriéré mental à super-individu aux compétences atypiques. Il deviendrait même un modèle dans une civilisation qui valorise la différence individuelle et la neurodiversité. La conception du cerveau traduit ces représentations collectives et la valeur accordée à l'individu capable de s'inventer des styles cognitifs originaux. Les concepts

neuroscientifiques s'accordent si bien aux représentations collectives qu'Alain Ehrenberg y voit le reflet des valeurs dominantes autant que des ressources servant à justifier l'optimisme du dépassement des déterminismes biologiques et sociaux.

- 14 Alain Ehrenberg décrit ainsi comment productions scientifiques, conceptions de l'esprit, modes de vie et idéaux de société s'enchevêtrent. Il montre que les neurosciences font partie d'une dynamique générale qui traite l'individu comme acteur de son changement à un moment où les institutions de la protection sociale sont dévalorisées au profit de la capacité de l'individu à saisir des opportunités. Les neurosciences cognitives concorderaient particulièrement bien avec les nouveaux idéaux sociaux et les changements institutionnels. Les neurosciences sociales contribueraient, en particulier, à mieux faire fonctionner la société en améliorant les relations de coopération entre individus, ce qui passe par des activités cérébrales contrôlables grâce à des exercices ou des rituels de remédiation cognitive, éventuellement assistés par ordinateur (l'informatique émotionnelle), qui permettent de reconfigurer son être moral et sa socialité.

## De quelle sociologie des neurosciences s'agit-il ?

- 15 L'essai d'Alain Ehrenberg est solidement documenté et fondé sur l'analyse de corpus de textes issus des neurosciences cognitives et des sciences sociales. L'argument est étayé, l'hypothèse soutenue par des éléments de preuve et la thèse assez convaincante.
- 16 Cela dit, s'agissant aussi d'une sociologie des neurosciences cognitives, il est utile de qualifier l'approche retenue et de la situer parmi d'autres approches possibles. En traitant du modèle explicatif proposé pour rendre compte des relations entre neurosciences cognitives et société, nous avons déjà évoqué le refus d'explications causales simplistes, la recherche de correspondances inaperçues entre conceptions scientifiques et idéaux sociaux et l'explication en termes d'intrication, d'influence réciproque et d'acointance.
- 17 Une telle approche aurait pu faire référence à d'éminents prédécesseurs. Ainsi, Alain Ehrenberg s'interroge sur le contexte qui favorise telle ou telle sensibilité sociale et scientifique, par exemple, la Grande-Bretagne qui instaure la liberté de pensée, la liberté financière et soulève la question du crédit moral, de la confiance en autrui et donc de la régularité de l'individu. Il suggère que les scientifiques élaborent leurs pensées en partant des problèmes de leurs contemporains et reflètent donc une sensibilité collective. De ce point de vue, son travail s'apparente aux travaux de Pitirim A. Sorokin (1947) et Robert Merton (1938) lorsqu'ils montrent que la pratique de la méthode scientifique résulte de la diffusion dans la société de nouvelles valeurs. Robert Merton s'intéresse notamment à l'adaptation réciproque des sciences et des valeurs culturelles. Pour lui, la transformation des intérêts scientifiques, c'est-à-dire le choix des problèmes étudiés, est liée aux valeurs et aux intérêts dominants dans la société. La science ne se développe que dans les sociétés où prévalent des valeurs tacites singulières.
- 18 Cela dit, l'histoire des études sur les sciences montre que ce type d'approche a été discuté et remis en cause. La principale raison est que l'interprétation de corpus de textes afin d'en dégager des « connexions inaperçues » entre idées scientifiques et idéaux sociaux ou représentations collectives est toujours une opération risquée. D'une part, il est assez probable de trouver des connexions, surtout si on les cherche. La

méthode poppérienne suggérerait plutôt de mettre à l'épreuve ses hypothèses et de rechercher les preuves qui mettraient ces hypothèses en défaut (principe de falsification). Si les hypothèses de connexion identifiées résistent à l'épreuve, alors elles seraient considérées comme provisoirement valides. Or, telle n'est pas la démarche d'Alain Ehrenberg. S'il prend bien en compte d'autres explications possibles, souvent d'ailleurs déjà formulées dans la littérature, c'est pour les rejeter et non pour questionner ses propres hypothèses. Globalement, l'auteur tend à minimiser les recherches qui ne vont pas dans le sens de la thèse d'un renforcement réciproque entre les transformations de l'individualisme et le développement de l'étude du cerveau. Par ailleurs, des recherches dans ces mêmes disciplines montrent que la proximité entre les individus et le partage d'une même activité se traduisent par des fonctionnements cérébraux similaires. La synchronisation des cerveaux serait d'autant plus puissante qu'elle concerne des individus qui ont construit une confiance réciproque. Les neurosciences ne renforcent donc pas automatiquement une vision individualiste du dépassement de soi. La thèse est donc affirmée et étayée plus que mise à l'épreuve et démontrée.

- 19 D'autre part, identifier des connexions inaperçues est susceptible de déboucher sur de nombreuses et diverses connexions. Se pose alors la question du choix, par l'auteur, de certains connexions inaperçues plutôt que d'autres et, du coup, du risque d'arbitraire dans ce processus surtout s'il repose sur l'intelligence et l'intuition du chercheur plus que sur un corpus raisonné et clairement identifié, des méthodes reproductibles et un processus dont il soit bien rendu compte. La question se pose de la façon de s'assurer de la validité de l'interprétation et des choix opérés, autement qu'en soumettant les résultats à la discussion critique. Or, d'autres lectures des évolutions de la société comme des dynamiques de productions scientifiques sont possibles. Le centrage sur l'individualisme comme idéal social dominant, s'il est conforté par bien des auteurs, est aussi un sujet discuté dans les sciences sociales. L'individualisme est un phénomène qui n'est ni homogène ni universel. Des tendances grégaires et communautaristes, attachées à des normes sociales partagées, tendent aussi à se renforcer. Il n'est donc pas évident que le succès des neurosciences cognitives s'explique par son accointance à ce seul idéal social. Par ailleurs, la question se pose du succès et de l'autorité scientifique de ces sciences dans d'autres régions du monde qui prônent des idéaux sociaux très différents. En fait, l'enquête n'en dit rien car elle est très occidentalocentrée. Ainsi se pose la question de la façon de définir et de prendre en compte le contexte.
- 20 L'analyse s'appuie sur un examen de la littérature en neurosciences cognitives et, de fait, de grands auteurs du domaine sont convoqués et des publications scientifiques sont scrutées. Par contre, qu'en est-il du corpus de textes ? Que représente-t-il au regard de la production scientifique et discursive des neurosciences cognitives ? En sociologie des sciences, il est devenu courant de mobiliser la scientométrie pour constituer un corpus de références et pour en dresser la cartographie et rendre compte des évolutions du domaine. Dans l'essai d'Alain Ehrenberg, les textes privilégiés méritent d'être qualifiés au regard de la production dans ce domaine. Il apparaît qu'une part de ces textes sont eux-mêmes des articles de synthèse, des états de l'art ou des textes programmatiques.
- 21 Proposant une sociologie des neurosciences cognitives, il est toutefois étonnant que l'héritage des études sur les sciences ne soit pas pris en compte. Or, depuis 50 ans,



moult auteurs ont montré la nécessité de suivre et de rendre compte des connexions effectives et explicites, empiriquement identifiables dans les discours, les relations sociales et les cours d'action, plutôt que de concevoir soi-même, comme chercheur, de supposées connexions à la lecture de deux corpus. L'essai qui est proposé ne trace pas les médiations concrètes entre idées scientifiques et idéaux sociaux, entités qui résultent elles-mêmes du travail du chercheur comme le sont les relations établies entre elles. Il n'y a, dans l'ouvrage d'Alain Ehrenberg ni étude des processus de production des concepts et des théories, ni analyse de leur circulation et usages par d'autres acteurs. L'enquête porte sur les produits finis de processus de publication et y détecte le fait que des idéaux sociaux imprègnent les concepts, sans rendre compte de la façon dont cela s'est fait. De même, il rend compte des idéaux sociaux tels qu'ils sont formalisés dans la littérature en sciences sociales, sans rendre compte non plus de cette autre fabrique des sciences. Quant à la réception et aux influences des idées scientifiques dans la société, l'ouvrage ne fournit quasiment pas de preuve empirique de la manière dont ces idées circulent, sont reprises, traduites, transformées, combinées à d'autres, réinterprétées. Si des traces de la mobilisation des neurosciences cognitives sont identifiables, par exemple le recours à des arguments du type « les neurosciences cognitives montrent que... » supportant ensuite des conclusions pratiques, managériales ou politiques, l'ouvrage n'en fait aucun suivi systématique. La preuve de l'intrication et de l'influence réciproque n'est donc pas faite ; seule celle d'une correspondance perçue par le chercheur est manifeste et devrait dès lors être considérée comme une hypothèse à mettre à l'épreuve.

- 22 L'auteur ne mobilise pas les études sur les sciences, mais il ne mobilise pas non plus la littérature portant sur l'autorité scientifique, alors que tel est le point de départ de son questionnement : comment ces sciences ont-elles acquis une telle autorité scientifique ? Brian Wynne (2003), par exemple, interroge la légitimité scientifique dans la décision politique. Sur cette question, Yaron Ezhari (1990) montre qu'il y a un usage instrumental des sciences pour légitimer des modes d'action publique, notamment libéral et démocratique. Sheila Jasanoff (1990, 2004) analyse les interactions entre scientifiques, décideurs publics, citoyens, notamment en suivant le travail des experts et conseillers scientifiques. Elle s'interroge sur la façon dont on peut expliquer la crédibilité des sciences dans la vie politique contemporaine. Elle montre de quelles manières se fait la co-production des sciences et de la société. Elle analyse les institutions et les acteurs qui œuvrent à l'intersection de la recherche scientifique, des pratiques cliniques et des autres domaines d'activités dans la société. Alain Ehrenberg ne fait pas de démonstration de ce genre.
- 23 Lecteurs et lectrices pourraient aussi se demander, comme le font Wiebe Bijker, Roland Bal et Ruud Hendriks (2009), comment les neurosciences cognitives gagnent en autorité scientifique alors que l'autorité des sciences semble s'affaiblir. Ils montrent que, dans la santé aux Pays-Bas, cela tient à des processus identifiables et analysables qui donnent une place et de l'autorité à des productions scientifiques. Ils mettent en évidence notamment la réflexivité dont font preuve les acteurs et ce qu'ils font pour construire et maintenir de l'autorité scientifique, notamment en prêtant attention aux enjeux du monde et à des approches alternatives. Tous ces auteurs suggèrent que pour comprendre le développement des sciences et leurs succès, il faut en analyser les processus sociaux et/ou sociotechniques, les lieux et les réseaux, et les activités concrètes : définition des problèmes, des enjeux, des façons de travailler ; mobilisation de ressources (textes, personnes auditionnées) ; apprentissages,

production de connaissances, formalisation du processus et des résultats ; gestion des désaccords, dynamique des controverses et de leur clôture, communication à d'autres acteurs ; style argumentatif, structure narrative, etc. De telles approches sont très différentes de ce que propose Alain Ehrenberg qui explique l'intrication des idées scientifiques et des idéaux sociaux par les correspondances qu'il trouve entre des productions discursives en neurosciences cognitives et des analyses issues des sciences sociales.

---

## BIBLIOGRAPHIE

BIJKER W., BAL R. & R. HENDRIKS (2009), *The Paradox of Scientific Authority. The Role of Scientific Advice in Democracies*, Cambridge, MA, MIT Press.

EZHARI Y. (1990), *The Descent of Icarus: Science and the Transformation of Contemporary Democracy*, Boston, Harvard University Press.

JASANOFF S. (1990), *The Fifth Branch: Science Advisers as Policymakers*, Boston, Harvard University Press.

JASANOFF S. (dir.) (2004), *States of Knowledge. The Co-Production of Science and Social Order*, London, Routledge Publishing.

MERTON R. (1938), *Science, Technology and Society in Seventeenth Century England*, New York, Fertig Publishing.

SOROKIN P. (1947), « Dynamique socio-culturelle et évolutionnisme », dans GURVITCH G. (dir.), *La Sociologie au XXème siècle*, Paris, Presses universitaires de France, pp. 96-121.

WYNNE B. (2003), « Seasick on the Thrid Waves? Subverting the Hegemony of Propositionalism: Response to Collins and Evans 2002 », *Social Studies of Science*, vol. 33, n° 3, pp. 401-417.

## AUTEUR

**DOMINIQUE VINCK**

Université de Lausanne - Institut des Sciences Sociales - LADHUL-Laboratoire de cultures et humanités digitales (Suisse) - Dominique.Vinck@unil.ch